



AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE,
Comité des Travaux Historiques et scientifiques,

Des bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance

(Textes rassemblés et publiés par Bernadette Lizet et Georges Ravis-Giordani).

Paris, Editions du CTHS, 1995, 371 p.

La trentaine de communications rassemblées ici ont été présentées au 118^e Congrès National des Sociétés Historiques et Scientifiques en octobre 1993. Ce colloque avait pour but de tester sur l'aire culturelle européenne le « modèle Haudricourt » ; un demi-siècle après que son auteur ait publié ses premières comparaisons entre Extrême-Orient et Occident. Selon ce modèle, il y a une corrélation forte entre les modes de domestication des animaux, la culture des plantes et le traitement d'autrui, autrement dit qu'une même logique sociale régit ces trois rapports. Personnalité récemment disparue, André-Georges Haudricourt, agronome, linguiste et anthropologue, a été un précurseur de la recherche interdisciplinaire, connu pour ses vastes synthèses comparatives sur les civilisations. Dès 1948-1949, lors d'un séjour au Vietnam, il avait établi des comparaisons entre Orient et Occident à partir de la relation aux animaux et aux plantes en tant que révélatrice des rapports sociaux. Ces thèmes ont retrouvé une nouvelle actualité de nos jours, avec les grandes préoccupations sur la relation homme-nature, le statut des êtres vivants et la gestion conservatoire des écosystèmes et espaces naturels. Sous l'intitulé « Retour aux sources », quatre textes d'ouverture sont consacrés à la pensée d'A.G. Haudricourt, et à son évolution au contact des grands courants théoriques – anthropologie, marxisme, structuralisme, écologie. A cette occasion l'auteur revisite, non sans humour, un de ses textes écrit en 1954 sur les différences de mentalités entre Occident et Extrême-Orient. Il nous fait découvrir ainsi les paradoxes de sa méthode, qui allie des connaissances approfondies et très concrètes à de vastes synthèses historiques. Si ces rapprochements, hardis et inattendus, ne se vérifient pas toujours aujourd'hui, la fécondité de la méthode demeure, comme en témoignent les travaux très divers et originaux qu'elle a inspirés ici. A travers le prisme des rapports aux bêtes, infiniment variés à travers le temps et l'espace, se révèlent des réalités humaines non moins diverses et parfois surprenantes.

Dans le second chapitre « Entre sauvage et domestique, un statut incertain », des histoires de vaches nous parlent aussi des humains : en Normandie, chez les grandes familles d'éleveurs se révèle une organisation parallèle, mais inversée, entre ordonnancement du troupeau et parenté humaine, entre les stratégies mises en œuvre pour la production de lignées d'animaux et les pratiques matrimoniales. Dans les deux cas, on pratique l'endogamie et on assimile la parenté à la consanguinité ; toutefois dans le troupeau l'ancêtre de la lignée est féminin et non pas masculin comme chez les humains. En Corse on retrouve de telles symétries inversées entre la gestion des troupeaux de moutons et certains aspects des rapports familiaux.

L'élevage bovin d'une région pyrénéenne fournit un exemple très parlant de ces corrélations entre rapport aux animaux, organisation sociale et usages de l'espace. Au 19^e siècle les « casta » (« couleur châtaigne »), petites vaches

méchantes et dégourdies, étaient gardées presque toute l'année sur les hauteurs forestières éloignées des maisons par les « oncles », célibataires exclus des héritages. Vivant aux marges des villages, ils étaient les maîtres de ces troupeaux et entretenaient ainsi les hautes limites du territoire « propres » et sans broussailles. Eux seuls savaient manier ces bêtes redoutées des femmes, car les casta « *donnaient plus de coups de pied que de litres de lait* ». Elles furent progressivement remplacées au 20^e siècle par les « Brunnes » importées de Suisse, douces, bonnes laitières, vivant au village une grande partie de l'année et appréciées des femmes qui participent désormais à cet élevage. Mais c'est aussi le temps où l'exode vide les maisons : les « oncles » disparaissent les uns après les autres et les hauteurs commencent à s'enfricher. De nos jours les jeunes éleveurs, bien équipés et mécanisés, pratiquent un élevage pour la viande, sans traite, et prennent même des vacances. Les nouvelles vaches laissées dehors presque toute l'année, non dressées, deviennent à leur tour méchantes et redoutées des femmes. La friche cette fois gagne jusqu'aux bonnes terres d'en bas, et les vieux, disqualifiés, traitent ces vaches-là de bâtardes et les « jeunes de maintenant » de feignants. A nouveau rapport aux bêtes, nouvelles identités et nouveaux paysages.

Au rapport, noble et sportif, des « écarteurs » landais aux vaches de courses, succède la question du statut des animaux familiers en Angleterre au 19^e siècle, à propos de la transformation des bouledogues de combat en chiens de compagnie et de la lutte contre la vivisection. Les représentations symboliques que véhicule cette société sont révélatrices : le statut des femmes y est mis en parallèle avec celui des animaux ; elles sont faibles et dépendantes comme ces bêtes de compagnie qu'elles bichonnent. Qui plus est, celles qui défendent la cause animale contre la vivisection sont censées être des frustrées qui trouveraient là un exutoire à leur sentimentalisme !

Ce chapitre, sur la limite incertaine entre sauvage et domestique, s'achève avec le « marronnage », c'est-à-dire le retour à l'état sauvage d'animaux domestiques, échappés ou abandonnés. Connue depuis la préhistoire, ce phénomène a pris une grande ampleur avec la colonisation de continents à faible densité démographique ; la prolifération des bovins au Brésil et des lapins en Australie en sont des exemples typiques. En Europe le marronnage commence à poser problème avec l'abandon d'animaux familiers, chiens et chats, auxquels s'ajoutent depuis peu d'autres bêtes beaucoup plus originales devenues à la mode dans les appartements urbains : mygales, tortues, petits crocodiles et serpents (on compte 20 000 achats de reptiles par an en France !). Si leurs dégâts sont moindres que ceux des chiens errants qui occasionnent des pertes importantes aux troupeaux, le phénomène dénote tout de même une irresponsabilité croissante que l'auteur qualifie de « jachère de l'esprit » et qu'il associe avec impertinence aux jachères imposées par Bruxelles aux agriculteurs...

Au troisième chapitre, « Approches du sauvage », la chasse est en bonne place. Pour la comparaison entre battue au grand gibier et piègeage des « nuisibles », la méthode de mise en parallèle des rapports sociaux et des rapports aux bêtes et à l'espace s'avère beaucoup plus pertinente que celles basées sur les seuls critères techniques. Les récits oraux de chasseurs savoyards nous donnent à voir une relation d'intimité, une fusion symbolique entre chasseur et gibier. Quant aux trophées, qui peuvent être considérés aussi comme des rituels mortuaires, ils révèlent souvent des rapports troublants à la violence et aux pulsions agressives. L'identification symbolique à l'animal est aussi une clé pour l'interprétation des récents conflits autour de la protection des ours dans les Pyrénées françaises. Les

intérêts en jeu ne sont pas tout. Les groupes en présence, société urbaine et montagnards, ont en outre des représentations divergentes de l'ours et de sa ressemblance avec l'homme : pour les uns, nounours protecteurs des enfants, pour les autres, bête sauvage menaçante, mais aussi animal respecté des vieux mythes. Au fond de la protestation montagnarde, gît ce sentiment que ce sont les bergers, dont la vie est plus proche de la nature, qui font figure d'ours dans cette affaire et se retrouveront parqués dans une « réserve naturelle pour touristes ».

Une enquête menée en Espagne analyse le sens des couples structurels d'animaux, base des bestiaires, des contes et des récits. Dans le couple de prédateurs que constituent l'ours et le loup, les éleveurs de la Cordillère Cantabrique voient l'ours comme un animal correct qui tue, dépèce et mange proprement ses victimes, et le loup comme une bête infâme, qui en met partout et se complaît dans le carnage. Mais est-ce toujours bien lui le coupable, sachant qu'il ne manque pas de chiens errants qui en font autant dans la région ? Or, jamais le chien n'est évoqué dans ces récits. C'est que le couple loup-chien est inavouable, car on ne saurait mettre ainsi en cause le fidèle compagnon de l'homme. Se pose alors la question du statut de ces chiens errants : domestique ou sauvage ?

Le zoo offre l'opportunité de tester en situation extrême la distinction entre sauvage et domestique, puisque ces deux sortes d'animaux s'y retrouvent soumis au même traitement. Pour les gardiens, la distinction s'opère au niveau des individus et non de l'espèce, à partir du degré de contact avec l'homme et de la résistance aux maladies. Inversement, les gestionnaires de la réserve des marais de Bruges en Gironde sont partis d'une perception « sauvage » de l'animal domestique livré à lui-même, et en ont fait finalement un outil performant pour l'entretien du milieu.

« Ont-ils une âme ? » C'est sur cette ancienne question que s'ouvre un quatrième chapitre qui nous fait voyager à travers les religions : thèmes chrétiens des saints apprivoisant les bêtes sauvages, du respect dû à tous les êtres vivants ; thèmes communs aux religions monothéistes des interdits alimentaires et du sacrifice, en particulier celui du mouton de la fête musulmane de l'Ayd et des réactions qu'il provoque en milieu urbain français. Dans une optique similaire un article traite de la corrida. Et pour finir ici, c'est l'âne, animal universel, qui ferme cette marche à travers le monde des bêtes et des hommes. Sous le titre de « porte-parole du penseur », il nous promène à travers les siècles et les auteurs, des antiques fabulistes aux alchimistes. Pas forcément le plus bête de l'histoire, mais toujours médiateur, il conduit à la sagesse l'humain dont il partage depuis si longtemps la vie la plus quotidienne.

La présentation et le commentaire des films vidéo projetés au cours de ce colloque constituent un cinquième et dernier chapitre aux thèmes très divers : piégeage, chasse au renard, combat de coqs, entretien des friches par des troupeaux rustiques. Y figure en bonne place « *L'espace d'un berger* » du département Systèmes Agraires et Développement de l'INRA.

Pour conclure, c'est la distance, de l'homme à l'animal, du sauvage au domestique, qui constitue le fil conducteur de ces multiples et passionnantes approches. Elles se terminent sur cette phrase, qui pourrait être une devise de recherche dans ce domaine : « ...que les animaux sont, plus qu'on ne le croit, et dans tous les sens, bons à penser ».

Françoise-Eugénie PETIT
INRA ESR, Ivry